

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

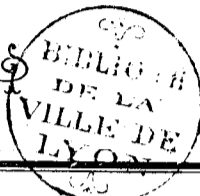
14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS :

TROIS MOIS. 2' »
 SIX MOIS. 4 »
 UN AN. 8 »



Sommaire

Causerie.	LUCIEN.
Suggestions féminines.	FRANC-SILLON
Nos théâtres.	X.
Tableau de la troupe du Grand-Théâtre.	
Les deux Femmes (sonnet).	Aug. VETTARD
Chronique parisienne.	H. DOTRENS.
Reflets d'amour.	J. A.
Le Portrait (sonnet).	J. TROCÇON.
L'Amour de Jacques.	Ch. FUSTER.
Bulletin financier.	X.

AVIS

L'Administration du Journal a l'honneur d'informer ses Abonnés et ses Lecteurs qu'à partir du 13 septembre 1891, elle donne en prime gratuite un magnifique Supplément illustré, de quatre pages.

CAUSERIE

X..., 26 septembre 1891.

Profitant de quelques jours de liberté, bien rares dans notre métier de journaliste, où, pour le public, comptant sur sa pâture quotidienne, il nous faut sans relâche tourner notre meule, je suis venu me reposer chez un ami, qui possède une délicieuse propriété dans l'Isère, un merveilleux pays qui pourrait lutter pour le pittoresque avec la Suisse, mais qui a le tort d'être seulement à quelques kilomètres de Lyon.

La maison dans laquelle je débarque est largement hospitalière. Il y a déjà une trentaine d'invités qui, avec les domestiques, représentent une quarantaine de personnes à nourrir et à loger, mais l'aimable maîtresse de maison ne se préoccupe pas de ce problème difficile cependant à résoudre, et chaque jour elle renouvelle le miracle de la multiplication des pains et... des lits : mettant, avec une grâce charmante, en pratique cet axiome de Brillat-Savarin « Recevoir quelqu'un c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'on le possède chez soi. »

A en juger par l'entrain et la bonne humeur des invités, parmi lesquels jeunes hommes et jeunes filles sont en majorité, le but est atteint.

Au moment où j'arrive, on prépare une comédie, qu'on doit jouer dans quelque jours, et à l'occasion de laquelle de nombreuses invitations seront faites dans le voisinage.

En ma qualité de critique dramatique et de vaudevilliste *in partibus*, je suis, dans la circonstance, accueilli avec un véritable enthousiasme « Vous allez nous donner des conseils » me disent les acteurs, et un peu naïvement je répons : « avec plaisir », ignorant à quoi je m'engage, et à qui je vais avoir affaire.

J'ai parlé souvent dans ce journal de la vanité incommensurable des comédiens, elle est cependant — et de beaucoup — inférieure à celle des comédiens amateurs, qui se croient tous énormément du talent, et considèrent comme une insulte personnelle la moindre observation.

On procède à une répétition générale, dans laquelle je remplis les fonctions de régisseur. Dès la première soirée je vois hélas que tout est, je ne dis pas à refaire, mais à faire; on ne s'est pas préoccupé le moins du monde de la mise en scène : un artiste entre à droite lorsqu'il doit entrer à gauche, et sort à gauche lorsqu'il faut sortir à droite, les accessoires ne sont pas à leur place, de sorte que lorsque le personnage les cherche, la pièce est interrompue les artistes tournent le dos au public, de telle sorte qu'on n'entend pas un traitre mot, etc., etc.

Je fais observer qu'avant toute chose il faut régler la mise en scène, et je donne le plus clairement possible quelques indications : mais je m'aperçois que mes observations sont assez mal reçues, et j'entends le jeune premier murmurant à l'oreille de la jeune première : « mais il est assommant ce monsieur ». Un acteur se faisant l'organe du mécontentement de tous, me dit que jusqu'alors on s'était passé de la mise en scène et que ça allait beaucoup mieux.

— Pardon, lui dis-je, la mise en scène est absolument indispensable, et il faut que tout en soit réglé dans ses plus petits détails, parce que s'il en était autrement, tout irait à la diable à la représentation, au cours de laquelle l'artiste ne doit avoir à s'occuper que de son rôle, dont les effets pourraient être compromis par tel incident, comme par exemple un accessoire qui ne se trouverait pas à un moment précis à la portée de sa main et qu'il aurait à chercher.

Un bon régisseur est le *deus ex machina* d'un théâtre, car c'est lui — que le public ne voit pas — qui met une pièce d'aplomb, et qui assure le fonctionnement des rouages. Le grand succès d'autrefois du Gymnase, a été exclusivement dû à son directeur, M. Montigny, qui était un régisseur incomparable, et dont le travail ne se bornait pas aux petits détails matériels, mais allait jusqu'à donner aux artistes l'intonation exacte.

Je m'aperçus, à l'accueil que reçut ce petit discours technique, que je n'avais convaincu personne et qu'on continuait à me considérer comme « un empêchement de danser en rond ».

Je m'abstins donc de me montrer trop sérieux, et me bornai simplement à donner les indications absolument indispensables comme celles pour l'acteur, de faire face au public et de ne pas lui tourner le dos, comme cela se pratique je le reconnais, sous prétexte de vanité au Théâtre-Libre, de telle façon que mon confrère Sarcy sort toujours furieux de la représentation dont il a à rendre compte, ce qui le met dans un grand embarras, car ayant imparfaitement entendu la pièce, il n'a pas pu naturellement en suivre l'intrigue.

Quant aux acteurs, je puis le dire en toute sincérité, et, point important, en toute sécurité, car aucun d'eux — j'en ai la douce espérance — ne lira cet article, ils étaient pitoyables, de vrais cabotins, qui eussent été impitoyablement sifflés au théâtre de Carpentras ou de Brives-la-Gaillarde.

Mais à défaut de talent ils avaient tous un imperturbable aplomb, je dois faire une exception en faveur d'une petite ingénue de seize à dix sept ans, très timide, très modeste, et qui du regard sollicitait mes conseils.

On comprend que je dus mettre toute la discrétion possible à ne pas faire comprendre à ces artistes mondains en quel estime je les tenais, je ne fis donc que de très rares observations sur la façon parfois grotesque dont ils interprétaient leurs rôles, cependant il y avait parmi eux, un jeune élève de l'école polytechnique, qui m'agaçait par ses airs vainqueurs, et je ne pus m'empêcher de lui faire observer qu'il marmottait son rôle, et ne le disait pas.

— Je me réserve pour la représentation — me répondit-il — attendez-vous à de l'imprévu.

— Pardon, lui dis-je, il n'y a rien d'imprévu en fait d'interprétation. Tous les effets doivent au contraire être prévus et calculés, et il ne faut rien laisser au hasard qui peut trahir.

Les grands comédiens comme Coquelin aîné, par exemple, étudient leurs rôles, jusque dans leurs plus petits détails, les gestes eux-mêmes sont répétés par eux devant une glace, et Coquelin va jusqu'à prétendre qu'un comédien ne doit pas éprouver le sentiment qu'il exprime pour rester toujours maître de lui-même. Vous voyez que cet artiste ne laisse rien à l'imprévu. Je lui ai vu jouer plus de dix fois la même pièce, et je l'y ai toujours trouvé identique. Quand, après de longues études il établit son rôle il ne le modifie plus; il l'écrit en quelque sorte dans sa mémoire, comme un morceau de musique avec ses dièses, ses bémols, ses soupirs, sa mesure et c'est ainsi qu'il arrive à la perfection.

J'ai la conviction que le jeune élève de l'école polytechnique m'a considéré comme un simple raseur, aussi n'a-t-il tenu aucun compte de mes observations et a-t-il continué à répéter les deux mains dans ses poches. Ce qu'il y a eu ainsi qu'il me l'avait annoncé — d'imprévu à la représentation, — c'est qu'il a dépassé par sa prétention la limite du mauvais. Il a été — ce qui est le pire de tout — ridicule et dans sa vanité il ne s'en est pas douté.

La représentation a eu lieu hier au milieu d'une foule d'invités qui s'étaient mis — côté des dames — en frais de toilette, car qu'on soit à la ville ou à la campagne, la femme reste toujours l'être charmant qui « s'habille, babille, et se déshabille ».

On a fait, je n'ai pas besoin de le dire, un grand succès, par politesse et par convenance à tous les artistes amateurs; mais comme ces compliments étaient frelatés, comme ces bravos étaient peu sincères! Il n'y a eu qu'un vrai succès, celui de la petite ingénue, dont je vous parlais plus haut, et qui m'ayant pris à part m'avait modestement demandé des conseils. Je ne lui en avais donné qu'un, celui d'être simple et ne pas chercher midi à quatorze heures, elle l'a suivi et au milieu de tous ces comédiens prétentieux elle a fait l'effet d'une artiste du Théâtre-Français, dans une troupe de tournée.

Ce triomphe de la jeune ingénue, car ça été un vrai triomphe, m'a consolé de mes déboires de régisseur amateur. Vous pouvez compter que je ne recommencerai pas.

De cette aventure, je tire la conclusion qu'il faut se montrer indulgent pour cette vanité du cabotin que j'ai souvent critiquée; car nul n'échappe, paraît-il, à cette griserie d'amour-propre quand, ayant affaire au public, on sollicite ses bravos.

Je ne sais qui a dit que « dans tout homme il y a du cochon » on peut dire aussi qu'il y a du cabotin.

LUCIEN.

SUGGESTIONS FÉMININES

Une pétition a été adressée au chef de la police de Berlin, par un certain nombre d'amazones appartenant à la haute société berlinoise, lesquelles demandent l'autorisation de se promener dorénavant dans le Thiergarten, revêtues d'un costume dont elles viennent d'arrêter le modèle.

Cet habillement nouveau, qui se rapproche beaucoup de celui de cavalier, et que portent d'ailleurs, en Angleterre, un grand nombre de sportswomen, leur paraît plus commode que

celui dont les femmes ont fait usage jusqu'ici pour les exercices équestres.

Reste à savoir si ce qui sied aux Anglaises sèches et anguleuses, convient également aux Prussiennes beaucoup plus... capitonnées, dont les protubérances naturelles — généralement volumineuses... et flasques — se prêtent mal à l'indiscrétion du costume masculin.

Nous n'en souhaitons pas moins que les femmes allemandes finissent par « porter la culotte » chez elles; car nos galants *tourlou-roux* — au jour de la revanche — n'en seraient que plus redoutables pour cette nouvelle cavalerie.

Mais, à cette requête, le chef de police a répondu qu'il craignait que cette innovation ne devint « une cause d'obstruction dans le service public. » Sur quoi, les amazones ont résolu de s'adresser à l'Empereur directement.

Il est douteux qu'elles obtiennent gain de cause auprès de Guillaume II; car cet impérial reître méprise trop le sexe auquel il doit sa mère pour accueillir ses tentatives d'émancipation.

Quoi qu'il en soit, si les Teutones ont quelque chose à lui glisser dans le tuyau de l'oreille, elles feront bien de se munir — au préalable — d'énergiques désinfectants.

* *

Passons de l'ancien au nouveau continent :

« Au village de Sydenham, près de Kinston, province anglaise d'Ontario, s'est tenu hier, dans un terrain vague, le meeting du corset. Une troupe de femmes, après avoir fait un immense feu de joie, se sont dépouillées de leurs vêtements et ont jeté leurs corsets dans les flammes en criant :

« Nous voulons mourir comme Dieu nous a faites! »

Nous ne saurions applaudir trop énergiquement à cette manifestation *naturaliste*; mais nous désespérons de voir cet exemple — pourtant si suggestif — suivi par le beau sexe de notre hémisphère, car nos femmes auraient trop de choses à jeter au feu — non pas pour mourir — mais pour vivre comme Dieu les a faites.

Jamais ces délicieuses quintessences de « fin de siècle » ne consentiront à dépouiller les charmes postiches et les savantes armatures dont elles se bardent pour vaincre dans la mêlée du *struggle for life*. J'en connais même — et des... pires — qui ont la conviction intime que, si Eve avait été en grande toilette dans le paradis terrestre, jamais le Seigneur n'eût osé l'en chasser. Peut-être même eut-il transféré l'Eden en Normandie, afin que la première « croqueuse de pommes » pût satisfaire plus à son aise sa fringale de « fruits défendus. »

Il n'y aurait donc qu'un moyen de faire divorcer la femme et le corset: ce serait de rendre le port de ce dernier *obligatoire* pour toute fille d'Eve. Nul doute, alors, qu'elles abandonneraient unanimement cet instrument de torture, devant lequel le moyen âge avait reculé... même dans l'application de la *question extraordinaire*.

Nos cruels adversaires de cette époque, les Anglais — devenus maintenant nos « ennemis intimes » — brûlèrent Jeanne d'Arc, la sainte Pucelle, mais ne lui infligèrent pas le supplice du corset.

Enfin, parmi les horribles engins trouvés par nos pères dans les cachots de la Bastille prise, aucun historien ne mentionne qu'une malheureuse prisonnière y ait été — comme Jonas — enfermée dans la *baleine*.

Il faut donc que les femmes, de nos jours, s'imposent l'expiation de nombreux et mortels péchés pour se condamner ainsi, volontairement, à la dure pénitence d'un martyre quotidien... en attendant le Messie qui affranchira la mode d'un ornement barbare, dont la Vénus de Milo se passe très bien sans cesser d'être un modèle de beauté.

Je n'insiste plus sur ce sujet délicat, car j'entends mes séduisantes lectrices répondre — en chœur — que cette beauté sculpturale dé-

daigne le corset, uniquement parce qu'elle manque de bras... pour le lacer.

Allons! résignons nous — fiers Sicambres — à adorer encore ce que nous ne pouvons brûler! car — ainsi que le disait poétiquement ce charmant esprit qui a nom Arsène Houssaye :

Vous me demandez quelle affaire
Me tient dans un si grand souci?
Cette affaire... c'est de défaire
Le corset bleu de Lucie!...

FRANC-SILLON.



THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Adieu paniers, les vendanges sont faites: l'été s'en est allé avec sa villégiature obligatoire, ses plaisirs et ses mystères (voir les cinq actes de MM. Thiboust et Delacour).

Devenues banales et froides, les frondaisons vertes s'effacent — présentement — devant le manteau rouge d'Arlequin, étincelant et plein de promesses sous les feux de la lumière électrique.

Désireux de faire connaissance avec la nouvelle troupe que lui présente M. Dalbert, le public revient — chaque soir — plus nombreux au théâtre des Célestins.

Des reprises qui s'y sont succédées depuis sa réouverture, la plus intéressante — à coup sûr — a été celle d'*Adrienne Lecouvreur*, jouée lundi soir devant une salle fort bien garnie.

Non que — par elle-même — la pièce eût quelque intérêt nouveau à nous offrir; nous sommes — depuis tant d'années — au courant des amours de la princesse de Bouillon et de Maurice de Saxe, que ces amours ont peine à nous émouvoir et que la mort même de cette pauvre *Adrienne* — une *Dame aux Camélias* avant la lettre — parvient difficilement à nous attendrir.

Mais la comédie de Scribe — modèle de bonne facture et d'ingénieuse ordonnance — a une autre portée: elle est de celles qui permettent de se faire une opinion — en quelque sorte décisive — sur la valeur des artistes qui l'interprètent.

Toutes les grandes comédiennes: Rachel, M^{me} Plessy, Sarah Bernhardt, se sont passionnées pour le rôle d'*Adrienne*.

La légende est faite, il est difficile de s'y soustraire: dans cette succession de scènes, faites — tour à tour — de grâce, d'emportement et de tendresse, le spectateur caresse invariablement l'espoir de trouver la révélation d'un talent nouveau.

Influencée peut-être par le succès modéré de ses débuts antérieurs, M^{me} Ruth n'a pas complètement réalisé cet espoir; elle a été — pourtant — plus que satisfaisante, remarquable même en certains endroits, la voix est chaude, vibrante, le geste dramatique vrai, ne s'éloigne jamais de la sobriété voulue, elle a été rappelée plusieurs fois.

M. Dageny a joué avec énergie le rôle de *Maurice de Saxe*; M. Durand s'est montré plein de naturel et de touchante bonhomie dans celui du régisseur *Michonnet*.

Le rôle de la *princesse de Bouillon* qui tient dans une unique scène, celle du troisième acte, était échu à M^{me} Delphine Murat; MM. Villac (*le prince de Bouillon*), Dornay (*l'abbé de Chazevil*), M^{lle} Dauvergne (*Athénaïs*), ont été à la hauteur de leur tâche.

THÉÂTRE BELLECOUR

Les regrettables incidents qui se sont produits au sujet du théâtre Bellecour, paraissent devoir aboutir à une solution amiable.

M. Verdellel veut bien nous le faire espérer, et nous faisons des vœux sincères pour qu'il en soit ainsi.

Deux opérettes — que tout le monde reverra avec plaisir — sont mises en répétition : *Petit Faust* et la *Fille de M^{me} Angot*.

La saison va s'ouvrir par le *Petit Faust*, monté avec un luxe de décors et de costumes qui ne le cèdera en rien à celui du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où cette opérette vient d'être reprise avec un énorme succès.

Les décors sont signés Lemonnier, Fromont, Amable et Gondi, les costumes au nombre de trois cents sont dessinés par Thomas, un ballet de trente danseuses donnera deux grands divertissements, trente choristes hommes et trente choristes femmes compléteront cet ensemble remarquable de mise en scène.

L'interprétation est confiée à M^{me} Morin, première chanteuse légère d'opérette, à M^{lle} Berthe Thibault, et à l'excellent comique Belliard qui fera sa rentrée dans le rôle de *Valentin*.

L'orchestre — composé avec soin — sera sous la direction de M. Eugène Arnaud.

L'opérette — on le voit — nous réserve de belles soirées pour cet hiver. X...

CASINO DES ARTS

En attendant l'arrivée si impatiemment attendue du curieux phénomène Rosa-Josepha, le Casino annonce, pour ce soir, le début à sensation d'une de nos meilleures chanteuses de concert M^{lle} Morelli. La jolie artiste interprétera trois des créations nouvelles de M^{me} Duparc. Elle donnera ensuite à chaque représentation une série d'œuvres inédites. Dans la même soirée : Les poses de marbre par la troupe Hoffmann's. Les Aurélias, les jeux Icaris fantaisistes. Laforgue. Milly, Ratée, Henry, etc.

Pour la première fois : Caprice de Cupidon, ouverture, par M. Jouberti, l'excellent chef d'orchestre du Casino. Samedi : Rosa-Josepha. Incessamment, nouveaux débuts.

SCALA-BOUFFES

C'est la chanson du rire et de la gaieté que, chaque soir, interprète à la Scala, la joyeuse M^{me} Canon de l'Eldorado. Tour à tour, passionnée, tendre, émouvante aussi, elle recueille bravos sur bravos, ovations sur ovations. Le reste de la troupe marche bravement à la suite de cet excellent chef de file. M^{me} Lagrège, chanteuse légère; les petits Dante, high senior's Loury; Darras etc. La troupe Manette, les intrépides athlètes gymniques de l'Hippodrome. On terminera par le Tigre du Bengale, fort bien joué par M^{mes} Lagrège, Chapan et MM. Turbat et Henriot.

Incessamment, grands débuts : Le Chevalier Mystère.

GRAND-THÉÂTRE

Saison 1891-1892

A messieurs les abonnés et habitués du Grand-Théâtre de Lyon

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous soumettre le tableau du personnel devant desservir le Grand-Théâtre de Lyon pendant la saison 1891-1892.

Composé presque entièrement d'artistes ayant obtenu votre bienveillance, j'ose espérer qu'il sera bien accueilli.

Veillez agréer, messieurs, l'assurance de mon profond respect.

M. PONCET.

ADMINISTRATION

M. Marius PONCET, directeur; M. Bouvard, régisseur général de la scène parlant au public; MM. Fournier, caissier-comptable, contrôleur général; Natta, maître de ballet; Raison, chef machiniste; A. Georges, bibliothécaire; Beau, second régisseur; Perriche, régisseur du ballet; Dellevaux, secrétaire; Missionnier, coiffeur; Miraud, garde-magasin, costumier; Faury, préposé à la location; Le Goff, peintre-décorateur.

ARTISTES DU CHANT

Ténors.

MM. BERGER... Ténor
MASSART... —
DEFLY... —
HYACINTHE... —
ECHÈNE... —
BARON... Ténor
DELAHAYE... —
SOLAS... —

Barytons.

MM. NOTÉ... Baryt.
HUGUET... —
LASSALI... —
ROMIEUX... —

Basses.

MM. BOURGEOIS... Basse
CHAVAROCHE... —
JAVID... —
DEJEAN... —
FALCHIERI... —
FRONTY... —
FLACHAT... Laruette

Falcons.

M^{mes} DAURIAC... Falcon
JANSSEN... —

Première Chanteuse.

Demi-Character,
M^{lle} BOUCARD.

Stolz et Contralto.

M^{mes} BOSSY.
BAILLY.

Chanteuses légères.

M^{lles} Blanche MARGERIE
CANDELON.
BERTHELLEY.

Dugazons.

M^{lles} DOUX... Dugaz.
PLANTIN... —
MICHY... —
BERTIN... —

CADRE DES CHŒURS

60 Choristes (Hom. et Dames).

ARTISTES DE LA DANSE

M^{lles} G. MONGE, première danseuse noble;
Marie TOSI, première danseuse demi-caractère;
Blanche WALKER, première danseuse travestie.

MM. NATTA, maître de ballet, premier danseur;

PERRICHE, régisseur, deuxième danseur;
DUMONT, deuxième danseur;
PIANAZZI, danseur comique;
BRIALOU père, rôles mimes.

Coryphées: M^{lles} Villa, Berthola, Boggio, Colombo, Deconsoli, Badol, Amélia, Airaghi.

ORCHESTRE

MM. Alexandre LUGINI, premier chef; Joseph LUGINI, chef suppléant; COUARD, second chef; A. Georges, troisième chef, répétiteur; Forestier, premier pianiste accompagnateur, organiste; M^{lle} Monnier, 2^e pianiste accompagnatrice, organiste, MM. Bernet, répétiteur; Deshayes, répétiteur; Gerin fils, répétiteur.

Solistes: MM. L. Jouet, premier violon; A. Georges, deuxième violon; Ray, alto; P. Bedetti, violoncelle; U. Bedetti, violoncelle; Gayraud, contrebasse; Ritter, flûte; Weiss, hautbois; Pourteau, clarinette; Terraire, basson; Brive, cor, 1^{er} pupitre; Schwentzer, cor, 2^e pupitre; Brugnière, piston; Tamburini, trompette, Rose et Ladot, trombones; Forestier, harpiste.

La saison s'ouvrira, du 4 au 6 octobre, par *Aïda*.

Voici la liste des ouvrages nouveaux :

Tannhauser, opéra romantique en trois actes et quatre tableaux, poème et musique de R. Wagner; le *Roi l'a dit*, opéra-comique en trois actes, musique de Léo Delibes, le *Cid*, grand opéra en quatre actes, musique de Massenet; *Tancrède de Rohan*, grand opéra inédit en cinq actes, musique de M. de Courcelles.

Reprises : *Lohengrin*, *Samson et Dalila*, *Hamlet*, *Etienne Marcel*. *Le Roi d'Ys*, etc.

LES DEUX FEMMES

« La femme qui vit de la tête est un épouvantable fléau. » [DIDEROT.]

Au chevet d'un malade où la mort empressée
Répand dans un faux jour sa lugubre pâleur,
Deux femmes sont debout dans la même pensée
De ramener la vie où gémit la douleur.

L'une, moderne sphinx, à la lèvre plissée
En découvrant le pouls, révèle avec hauteur
Qu'aux mots latins ou grecs sa langue est exercée
Car, en changeant de sexe, elle a passé docteur.

L'autre, les yeux baissés, sous la robe de bure,
Puisse dans un amour plus haut que la nature
Son pieux dévouement de sœur de charité.

En vain, dans son orgueil, la première s'irrite
Tandis que sa compagne épanche sa bonté :
Le cœur sur le savoir l'emporte de mérite.

Aug. VETTARD.

CHRONIQUE PARISIENNE

Il y a aujourd'hui une année que j'écrivais ici, à cette même place, la nécrologie de cette artiste aimée qui avait nom Jeanne Samary, et le destin, inexorable pour notre Comédie-Française, me force, au début de cet article, à porter un souvenir à Marais, que nous venons de conduire à sa dernière demeure.

Marais, après avoir créé à Paris une série de rôles importants et s'être montré artiste hors ligne dans les *Danicheff* et *Michel Strogoff* était arrivé à la réalisation la plus complète du rêve d'un artiste.

En effet, il y a quelques mois, abandonnant les scènes du boulevard, il faisait triomphalement son entrée au Théâtre-Français et prenait sa place à côté de Got, Maubant, les Coquelin, Worms, Sylvain et cette pléiade de talents que l'Europe nous envie à juste titre.

Malheureusement, Marais pour accomplir ses trois débuts s'était par trop surmené et le cerveau de l'artiste ne put résister à ce travail de toutes les heures et de toutes les minutes.

..... Hier, nous rendions les derniers honneurs à la dépouille mortelle de celui qui part, dans toute la force de l'âge, ne laissant derrière lui, comme la regrettée Agar, que des regrets éternels !

*

**

Voici l'automne, avec lui nous assistons à la réouverture des principales scènes et à la reprise de la vie théâtrale.

Déjà l'Odéon annonce ses quatre séries d'abonnement. Au programme nous notons principalement les pièces suivantes du répertoire classique étranger qui seront données cet hiver sur notre deuxième scène subventionnée :

Othello, de Shakespeare.

Faust, de Goethe.

Don Carlos, de Schiller.

Comme pièces inédites du répertoire français M. Porel donnera :

L'argent des autres, en cinq actes, en prose, de Léon Hennique.

Esope, cinq actes, en vers, de Th. de Banville.

Loulou, quatre actes, en prose de M. E. Blum.

Manon Lescaut, six tableaux en vers de M. Georges de Porto Riche.

Dona Flor, quatre actes en vers de M. Dorchain, l'auteur applaudi de Conte d'Avril.

Puis une série de reprises importantes d'œuvres d'Alex. Dumas, Alfred de Musset et Aldhonse Daudet.

En voilà plus qu'il n'en faut, n'est-ce pas, pour mener à bien la saison prochaine à l'Odéon.

Décidément les Bouffes-Parisiens tiennent une vraie mascotte avec *Miss Helyett*.

La pièce de MM. Boucheron et Audran est en train de doubler le cap de la 400^e représentation et tout porte à croire qu'elle ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Je le souhaite sincèrement pour le sympathique directeur des Bouffes et pour ses aimables et intelligents artistes.

Oh ! quelle verve endiablée dans ces trois actes, qu'ils soient enlevés par M^{lles} Duhamel ou Debério, par MM. Maugé, Piccaluga ou MM. Désirée et Bernard.

MM^{lles} Duhamel et Debério qui ont tenu à tour de rôle l'emploi principal ont rivalisé d'entrain et de gentillesse, aussi ont elles été, l'une après l'autre, la coqueluche du public.

Quant à MM. Huguenet et Jannin ils sont simplement étourdissants ainsi que MM^{es} Mauriel et Clément.

Miss Helyett est une opérette dans l'acception la plus complète du terme, elle est vive, exquise, fraîche et fait grand honneur à son librettiste, M. Maxime Boucheron.

La musique écrite par M. Audran, l'auteur de tant de succès, est sans prétention et cadre fort bien avec le sujet, elle est, du reste, originale et d'une inspiration très distinguée.

H. DOTRENS.

Je vous parlerai prochainement de *Lohengrin* que l'on vient de donner à l'Opéra.

H. D.

REFLETS D'AMOUR

Un monsieur correct, — trente ans, redingote close, chapeau de soie, gants foncés — entre, à trois heures, chez un fleuriste et achète une rose blanche.

Le lendemain, même monsieur, même heure, même fleuriste, même fleur.

Le surlendemain, la rose blanche faisant défaut est remplacée par une branche de lilas blanc.

Le quatrième jour, il achète une fleur quelconque, œillet ou muguet, rose ou lilas, pourvu qu'elle soit de neige ou d'hermine.

Et ainsi tous les jours durant un trimestre. Parfois, le monsieur scande la série des fleurs isolées par la commande d'un bouquet tout virginal, contenant un indiscret bouton d'oranger, piqué comme un dièze de désir au milieu des *Pierre Oger* et des grappes de bouquet de la mariée. Ce trophée fleuri est envoyé à Auteuil.

Les visites au fleuriste cessent tout à coup. Le monsieur disparaît pendant un mois.

Après ce laps, le fleuriste revoit son client, qui, à partir de ce jour lui achète une élégante pincée de roses roses, Neyron, Jacqueminot, princesse Béatrice, gloire de Bourg-la-Reine, et même, quelquefois, des maréchal Niel, honny soit...

Toutefois, les achats, jadis quotidiens, dégèrent en hebdomadaires.

Six mois se passent ainsi, à la suite desquels le monsieur distance peu à peu ses apparitions.

Après six nouveaux mois de ce refroidissement, le monsieur, une semaine sur cinq, ne prend plus — et sans le choisir, — qu'un bouquet de violettes de trois francs.

En la seconde année, deux visites en tout, l'une à Pâques, l'autre à Noël ; le monsieur pénètre rapidement chez le fleuriste, et se retire d'une même allure, avec, entre deux doigts, un bouquet de violettes de... trois sous.

Puis, plus de monsieur.

Quelques années s'écoulent, le fleuriste oublie son client.

Un matin, il l'aperçoit se dresser à la porte, grave vêtu de noir, venant commander une couronne de violettes de Parme.

Nouvelle disparition.

Au bout de quatre mois, cinq peut-être, le monsieur reparait ; il ordonne minutieusement la confection d'une jardinière dorée, embaumée, luxueuse, abondamment garnie de mousse et d'adanthum, d'où émergeront, au grand plaisir des yeux et de l'odorat, des fleurs variées et rares, multicolores et très chères.

Deux hommes de précautions sont chargés de porter à bras, comme une dame de qualité dans sa chaise, ce fardeau qui semble être un cadeau de Florian : sur leur passage, des interjections admiratives partent en fusées : de jeunes ouvrières tombent en arrêt pour sourire à ces fleurs, elles aussi ! Hélas, au fond du cœur du meilleur des mercenaires, veille un petit serpent très venimeux ; or ce petit serpent rappelle aux jeunes ouvrières que ces fleurs vont une à femme, et alors, des réflexions ou mélancoliques, ou cruelles, troublent le sillage embaumé de la corbeille fleurie, laquelle, d'ailleurs, se balançant en cadence, poursuit noblement sa route jusqu'à la rue de Constantinople.

Dès lors les visites du monsieur à son fournisseur reprennent de la périodicité. En effet, chaque samedi à six heures précises, l'acheteur descend de voiture, compose lui-même un bouquet dans lequel domine ou le camélia, ou la tubéreuse, ou le gardénia ; il l'emporte et saute vainqueur dans son fiacre.

A la longue, pourtant, les visites se raréfient comme les précédentes. Au choix de fleurs coupées, ne tarde pas à succéder l'acquisition plus pratique, plus bourgeoise, plus tempérée, de plantes d'appartement, depuis l'inéluctable *caoutchouc* jusqu'à la *dracœna*. Tout ce vert sombre est expédié à la rue Monge.

Les expéditions cessent à leur tour.

Enfin, le monsieur n'apparaît plus qu'une fois l'an, en automne, à jour fixe, dans le cours de brumaire. Il entre, met sous son bras, après l'avoir marchandée, une botte de chrysanthèmes, et monte avec sa récolte, dans l'omnibus des Batignolles.

Vingt-cinq années se sont déroulées depuis le jour heureux où il acheta la première rose blanche, lorsque le même monsieur, au même jour d'automne, se présente à la même boutique de fleurs. Mais, cette fois, le fleuriste, lui, a disparu. Le magasin a changé de destination : un coiffeur a pris la place du fleuriste.

Cédant l'habitude, le monsieur entre malgré cela, et achète... un chignon.

Jean ALESSON.

LE PORTRAIT

Du moins, j'ai ton portrait... On dirait à le voir,
Que l'artisan épris de ta grâce ingénue
A dessiné le buste et la tête menue,
Ait mis tout son désir avec tout son savoir ;

On croirait que la joue et la lèvre charnue
Vont donner le baiser ou bien le recevoir,
Que l'œil peut regarder et les bras se mouvoir,
Et que tu dois rêver quand la nuit est venue.

Dans un album ami j'ai placé ce portrait ;
Le mien s'encadre aussi dans le voisin feuillet
Et nous touchons nos fronts quand je ferme le livre ;

Et je rêve parfois que dans les nuits sans fond,
Nos âmes à travers les immensités vont
Animer notre image et la forcer de vivre.

Jules TROCCON.

L'AMOUR DE JACQUES

Par Charles FUSTER

— SUITE —

Comme maman Heurlin y pense, des grelots de voiture s'agitent devant la porte. On dirait la diligence, et, de songer à la diligence, de se dire que Jacques partira, qu'il disparaîtra au coin de la route, que Chérisy l'aura vu venir triste, s'enfuir désespéré, la pauvre maman Heurlin s'accuse comme d'un meurtre. Pourquoi donc l'avoir soutenu ? Ah ! malheur à nous ! Même pour le bien, nous faisons souffrir toujours, souffrir en aimant, souffrir en nous dévouant, souffrir en étant une mère ! Et c'est vraiment l'horrible chose d'ici bas, que tous les cœurs humains soient liés par des fils de douleur, et que chacun de nos mouvements, même bons, que chacun de nos égoïsmes tendres, que toutes nos actions et toutes nos paroles blessent ou déchirent un cœur endolori comme le nôtre même — un de ces pauvres morceaux de chair qui souffriront de ne pas battre, de battre, et qui souffriront de s'arrêter.

XXIII

Ce n'était pas la diligence : c'est le docteur.

Décidément il y a du mieux, mais beaucoup de mieux. L'état local est excellent, l'état général progresse ; tout en notant le pouls, le docteur n'a plus de : « Hum ! » ni de « Diable ! » Et Jean, qui le regarde d'un œil lucide, a paru vouloir l'interroger.

Elle a beaucoup ému Jean, la conversation de tout à l'heure ! Après la prostration des trois premiers jours, ces interminables minutes pendant lesquelles il ne pensait à rien, qu'à remuer le moins possible pour ne pas avoir mal, la tête et le cœur ont repris vie, avec le sang plus vif et les muscles reposés. Jean s'est distinctement rappelé, il s'est rappelé avec honte la scène de la fête, le tir, le pistolet levé sur Jacques : juste à cet instant, le musicien était tout près, en train de lui apporter la tasse fumante ; et le blessé n'a pas osé regarder le musicien. Sans ce pistolet braqué, peut-être bien que, malgré les soins de chaque heure, cette bonne voix et ce regard franc, Jean haïrait Jacques. Mais aux âmes droites les scrupules hauts ; personne n'a remarqué cette folie d'un instant, cette moitié de meurtre : Jean se rappelle, et c'est assez. Une fois, pressé par le souvenir odieux, il a voulu tout dire ; cela lui pesait trop sur le cœur ! Il a eu de la peine à mentir, ce matin ; quand il parle du vin cuit, du soleil, de ces balivernes, peu s'en est fallu qu'il n'eût crié la vérité toute saignante. Et maintenant, pris comme il l'est dans ce multiple réseau de douleur, de jalousie, de haine, de honte, de reconnaissance, Jean ne sait plus qu'une chose, n'a qu'un désir précis par dessus tout ce trouble ; il voudrait bien s'en aller.

Justement le marchand de moutons — qui erre dans le pays toute la journée — a suivi, presque en se cachant, la voiture du docteur.

A voir l'air malheureux du pauvre homme, dont la face rougeaude est maintenant cireuse. on l'a laissé entrer; il est là, près du lit, et a tressailli de joie en écoutant la prière de Jean.

Ledocteur hésite. Mais Jean insiste, presse, promet; le marchand de moutons supplie du regard. Avec un bon brancard, un matelas, tout ira bien. Le soleil est voilé; il ne fait ni chaud ni froid; et Jean a dit; en plaisantant, que ces vingt minutes au grand air allaient lui rendre des couleurs. Il a tant et si bien prêché, des yeux, de la voix — que, le marchand de moutons, tenant les pieds du brancard, Jacques soutenant la tête, le docteur suivant à six pas, on est en route.

Heureusement la classe est ouverte; ce que les gamins se presseraient! A peine rencontre-t-on deux ou trois faucheurs, monsieur le curé qui s'étonne, une petite fille qui s'enfuit à toutes jambes, par peur du sang. L'air fatigüe un peu le blessé, qui ne dit rien.

Tout à coup, comme on passe devant une grille, une tête blonde s'y montre; la tête blonde regarde un peu le blessé, beaucoup l'un des porteurs; elle se penche encore pour le regarder plus longtemps. Seulement, quand, par l'étroit chemin raviné, le docteur s'approche de la civière, son malade est blanc comme un cierge les yeux perdus, évanoui. Une fois remis, il ne reste lucide qu'un instant; à peine couché, il a battu la campagne; et comme tous l'entouraient le docteur maudissant son imprudence, le père pleurant à plein foulard, Jacques l'a entendu murmurer à trois reprises: « Suzanne... »

Et maintenant, du bien portant et du blessé, le blessé n'est pas le plus malheureux.

XXIV

Jacques le comprend maintenant, ce qu'entendait maman Heurlin en le poussant auprès du malade! « Parle-lui... Demande-lui pourquoi... » Jacques aurait dû le demander ce matin: fait plus tôt, le sacrifice lui aurait été moins dur à faire; il n'aurait pas revu Suzanne, tout à l'heure. Et, en poussant la porte de la boutique, Jacques en veut presque à maman Heurlin d'avoir en trop longtemps pitié.

Quand elle l'a vu entrer, la figure si étrangement contractée, maman Heurlin a deviné de suite. Elle n'a rien dit, a baissé la tête, s'est mise à feuilleter, avec une attention extraordinaire, le grand carton aux timbres. Elle touche les petits carrés bleus, les retouche, tourne encore un feuillet... Et, dans son bouleversement, maman Heurlin sent quelque chose comme du bonheur, une demi-joie, un allègement qui l'étonne; ce n'est plus cette attente de la douleur, cette sorte de prison préventive, cette veille du supplice: la torture vraie est arrivée, à présent — et c'est moins affreux que les revirements de la crainte.

Tout d'abord, devant maman Heurlin muette, en traits de compter machinalement les timbres à un sou, Jacques n'a pas dit un mot. Le vieux cantonnier est là, qui ne se décide pas à quitter la boutique: il frotte des allumettes, tend son brûle-gueule au jet de flamme; chaque allumette rate, et le silence se prolonge, se prolonge...

« Eh bien! dit enfin le cantonnier — et votre malade? »

Jacques, alors, raconte l'histoire. Tout en se tournant vers lui, ce n'est pas au cantonnier que Jacques parle: et chaque phrase, chaque mot, en remuant profond le cœur de maman Heurlin, lui enlève un peu de son angoisse. Elle aurait cru que c'était plus horrible que ça, le commencement d'une conversation pareille!

« Il était mieux, le pauvre diable... Il a voulu partir... Nous l'avons emmené sur une civière... Mais le grand air, la faiblesse, les cahots dans le chemin! Il s'est évanoui, tout simplement... Ça ne sera rien; mais nous avons fait une fameuse sottise... Pauvre garçon! »

Et, en mêlant les timbres de quittance aux cartes postales, maman Heurlin se figure toute

la scène, tout le drame muet; maman Heurlin n'a pas besoin de demander quelle route on avait prise: la grille, la tête blonde, le sourire, tout cela lui danse devant les yeux; et le cantonnier dit: « Bonjour! » le cantonnier a quitté la boutique, que maman Heurlin ne s'en est même pas aperçue.

« Tu le savais, maman? Tu le savais... Ah! pourquoi ne m'as-tu rien dit plus tôt? »

Oh! oui, pourquoi ne lui a-t-elle rien dit! Toutes sa demi-joie est tombée; maman Heurlin s'accuse plus fort, maman Heurlin se ferait du mal. Elle a laissé tomber le carton aux timbres, elle a levé sur Jacques ses yeux éteints où montent des larmes, elle a pris le garçon par les épaules; je crois bien qu'elle lui a murmuré: « Pardon! »

Elle s'attendait à une explosion de désespoir, à des colères, à des plaintes; et voilà que, pendant des minutes, des minutes, Jacques répète seulement, d'une voix toute brisée, toujours la même: « Pauvre maman, va! Pauvre maman! »

S'il parlait, s'il se fâchait, on pourrait lui causer raison; s'il pleurait, on pourrait le consoler: ces grands garçons, ces hommes, ça se laisse bercer encore sur des genoux de mère, bercer comme les tout petits! Mais, regardez-le, vous, les pauvres yeux fanés. Si les larmes ne vous aveuglaient pas, vous ne connaîtriez plus le Jacques nerveux, le Jacques faible, irrité, qui vint jadis à Chérisy. On dirait qu'il a dix ans de plus; sa face est résolue, ses yeux sombres sont décidés; seulement, si vous interrogez ce silence, si vous vous demandiez ce qu'il y a sous ce calme, vous comprendriez bien que Jacques va partir.

Pendant des minutes, des minutes sans fin, où résonne seulement, toujours plus étouffé, plus mélancolique. ce: « Pauvre maman! » la vieille mère, qui embrasse son fils et qui pleure, n'a pas osé se demander ce qu'il entend par là. Elle veut lui parler, lui parler en détail, lui tout dire, lui dire surtout qu'il ne doit pas oublier Suzanne, que Jean est un enfant — que sais-je encore? Elle l'a regardé soudain. Elle a mis dans ce regard toute sa pénétration, sa divination de mère qui aime, et l'irréparable lui est apparu. De nouveau, comme aux nuits de sommeil douteux, le bruit des grelots, le grincement de la diligence. les: Hue, dia! », le chemin de fer, le cauchemar bourdonne dans les oreilles de maman Heurlin, il suffit d'une seconde pour changer toute la vie; c'est assez d'un éclair pour vous illuminer la conscience et la volonté; l'irrévocable ne demande qu'un instant; et, toujours les yeux dans les yeux, haussant un peu sa petite voix cassée, maman Heurlin a dit à Jacques: « Je partirai avec toi, fillot... »

C'en est fait. La vie calme, les habitudes, les choses toujours vues, les êtres familiers, les souvenirs de bonheur et de deuil, les cris des enfants, le son des cloches, l'écho de la voix du père, Chérisy, tout est loin! Et, comme pour se renforcer dans sa poignante résolution, la pauvre vieille a répété: « Je partirai... »

Oh! c'est alors qu'en regardant plus loin que ces yeux pâles, en regardant avec toute sa vie, Jacques l'a comprise, la leçon de bonté! C'est alors qu'il a compris ses propres paroles d'autrefois: l'oubli des femmes, mais la fidélité, mais le dévouement, mais l'insondable amour des mères! Et quand, pour la troisième fois, maman Heurlin a répété: « Nous nous en irons », quand elle l'a répété malgré la cloche qui tinte en ce moment, qu'elle a toujours entendue et qu'elle n'entendra plus, alors Jacques n'est plus l'auteur des *Lauriers*, Jacques n'est même plus le « grand ami » de Suzanne: il voudrait s'égalier à ce simple héroïsme, à ce désintéressement sans paroles, à ce renoncement de l'être entier: un grand flot lui monte aux yeux — et c'est la voix étranglée, non par la souffrance, mais par l'émotion, que Jacques a murmuré:

« Je travaillerai, mère... J'aurai du courage... Je ne serai plus qu'à toi... »

A LA
**GRANDE
MAISON**

SUCCURSALE

DE
LYON

4, Place des Jacobins

(ENTRÉE SOUS LA VÉRANDA)

HABILLEMENTSCHAPELLERIE, LINGERIE
BONNETERIE

pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants.

VÊTEMENTS SUR MESURE

MÉDAILLE D'OR

Paris 1889

LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE

AVIS AUX DAMESBroderies à la main pour **Trousseaux,**
Linge de Table, etc. — Travail à façon
très soigné. — Prix modérés.**M^{lle} BOUYGOU**Rue Confart, 14, au 3^{me}


CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

VERMOREL
CONSTRUCTEUR
VILLEFRANCHE (Rhône)



PRESSOIRS
perfectionnés
GARANTIS
Transformations et réparations des pressoirs.
Vis et Ferrures. — Pompes à Vin.
Envoi franco du Catalogue illustré.

Maman Heurlin n'a peut-être pas dormi, Jacques s'attendait à une nuit d'insomnie. Mais, pour la première fois, la douleur — cette première douleur vraie — a brisé ses forces sans irriter ses nerfs ; et, sans angoisse, sans même un rêve, elle a passé, cette nuit redoutée, doucement et paisiblement.

XXV

Si quiconque a souffert voulait remercier son consolateur, il écrirait un hymne au travail. Le travail ! le dieu familier, toujours prêt, indulgent, fidèle et bon ! Aux heures tristes, quand s'en vont tous les autres, celui-là reste, s'approche, nous apaise, nous réconcilie avec nous-même, nous fait pardonner à la vie, et, par des conseils de chaque jour, par une perpétuelle amitié, nous ressuscite les forces, nous rend à l'espoir.

Lorsque, dans l'exaltation attendrie de sa résolution, Jacques a dit à maman Heurlin : « Je travaillerai », c'était un mot vague, un simple mot. Mais le mot appelle la chose ; et, depuis trois jours, Jacques s'est mis à l'ouvrage. Il ne sort point : il sait trop bien que le cœur est lâche, et par quelle route ses pas l'entraîneraient. C'est à la nuit, seulement, qu'il met le pied dehors. Les pluies sont venues, les pluies glaciales du pays forestier. Dans l'argile détrempé, dans la glaise, au milieu des cailloux envasés, Jacques s'en va, toujours du même côté, et, par une exagération de défiance, il tourne toujours le dos au même chemin.

C'est vers la gare qu'il s'en va, par cette route où Jean aurait pu lui tout dire, où Jean se serait épargné des agonies, où Jean aurait empêché Jacques de souffrir ainsi. Le musicien se fatigue, erre, court, pour y penser le moins possible, pour s'engourdir et s'étouffer la mémoire. Et, toujours sous la pluie fine qui endeuille la nuit, dans l'humide brune où s'estompent et disparaissent les contours, sans une lumière à l'horizon, sans une gaieté de flamme, sans qu'un son quelconque traverse la chute de ce lineuil mouillé, Jacques fait ainsi des kilomètres en pleine obscurité maussade et ruisellante. Puis, les souliers pleins de vase, les pieds froids et las, il gagne la maison tout en désordre, où maman Heurlin, épuisée par ses préparatifs, a pourtant allumé un petit feu de brindilles pour ragailhardir ce corps trempé. Le feu crépite, tout maigre, tout frêle, comme en miniature, dans la large cheminée noire ; il y a, devant, des bas de laine qui séchent, des bouches bien ouvertes, dressées pour mieux prendre la chaleur ; et maman Heurlin tient, chaque nuit, à déchausser elle-même le garçon, à le dorloter comme un popard malade, à ne le quitter que tout souriant. Elle n'ose pas se demander si le sourire est bien vrai, elle ne dort plus que d'un œil, elle se tient prête à venir vite : mais chaque nuit passe sans alerte, et, sous la pluie qui dégouline du toit, inonde la gouttière, fait de la place une maré, Jacques reste là, jusqu'aux premières lueurs hésitantes, à travailler.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres de M. José de Campos viennent de s'enrichir d'un nouveau volume, sorti récemment des presses de M. Croharé, imprimeur à Tarbes, et dont M. Sauvatre, boulevard Hausmann, 72, à Paris, s'est spontanément fait l'éditeur.

Un peu de tout est la devise de ce littérateur méridional dont l'imagination semble inépuisable. Sa verve, du reste, s'exerce sans relâche et avec le même succès dans tous les genres : romans historiques, romans d'aventures, récits, drames, comédies, revues, rien n'est étrange à cette plume facile et alerte.

M. José de Campos sait captiver et intéresser les lecteurs, puisque M. le maréchal de MacMahon et M. le général Saussier ont donné

leur approbation à *Palomo* et au lieutenant *Gauthier*.

Mes Loirs, le nouvel ouvrage du sympathique auteur est un véritable succès littéraire que tout le monde voudra posséder.

En vente dans les principales librairies et gares ou par la poste : M. Sauvatre, éditeur, librairie générale, 72, boulevard Hausmann, Paris, ou M. Croharé, imprimeur-éditeur, à Tarbes (Hautes-Pyrénées).

Prix, 3 fr. 50, par la poste, 4 fr.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Les bonnes impressions que nous constatons hier, persistent aujourd'hui, et les rentes qui d'ailleurs n'ont pas été seules à monter, gagnent une nouvelle avance sur la veille. Les vendeurs de primes sont obligés de se couvrir.

Le 3 % a ouvert et fermé à 96 10 gagnant 10 c. ; l'Amortissable fait 97 65 au lieu de 97 60. Pas de changement sur le 3 % nouveau à 94 95 et 05 c. de réaction sur le 4 1/2 à 105 87. Les établissements de crédit sont très fermes : Le Crédit Foncier fait 1288 ; la Banque d'Escompte 446 ; la Banque de Paris 786 ; le Crédit Lyonnais 827 ; la Société Générale 482 ; le Mobilier 318.

Les Immeubles de France se sont avancés à 481 ; les obligations ont un bon marché à 389. Le Suez n'a pas varié à 2893.

L'Italien est en hausse à 90 47 à terme et à 90 50 au comptant.

Les rentes étrangères sont en général bien tenues.

Au Comptant, les obligations de chemins de fer économiques ont un marché actif aux environs de 415. Les actions des chemins de fer économiques du Nord s'inscrivent à 540 fr.

On cote les actions des mines d'Agua Tane-das à 6 30.

Nous trouvons les actions de l'explosif fortis à 70, Les obligations de Linarès Almiéra à 230, les obligations Porto Rico à 220.

LE MONDE ILLUSTRÉ

QUAI VOLTAIRE, 31, PARIS

Sommaire du dernier numéro.

LES FÊTES DE REIMS : L'arc de triomphe des Sociétés de Gymnastique rémoise. — M. Carnot visitant les établissements industriels.

LES GRANDES MANŒUVRES : La revue de Vitry-le-Français. — Portraits des attachés militaires présents à la revue. — M. Carnot remettant la médaille militaire aux généraux de Gallifet et Davout. — Officiers étrangers visitant le 4^e chasseurs.

THÉÂTRE ILLUSTRÉ : Lohengrin à l'Opéra. — Le Médecin des Folles à l'Ambigu.

BEAUX-ARTS : Plain-chant par Walter Gay. — Statue de Faidherbe par Louis Noël.

PARIS : Le congrès de la meunerie.

PROVINCE : Les fêtes de Carpentras.

NÉCROLOGIE : M. Marais, de la Comédie française. — M. Moulin, lithographe.

TEXTE. — Courrier de Paris, par P. Véron. Variété : (Le cas du père Loriquet) Lenôtre. — Théâtre : H. Lemaire. — Musique : A Boissard. — Nouvelle en cours de publication : Horia, par Carmen Sylva, (reine de Roumanie). — Sport, Echecs, Récréations, Rébus etc., etc. Fin du roman Serge, par Abel Hermant, illustrations de Tofani, — Prochainement : Le Vertige de l'Inconnu, roman de Gustave Toudouze, illustrations de Marold.

Le numéro : 50 centimes

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

SOUSCRIPTION A UN MILLION
d'Obligations communales de 400 fr. 3 %

AVEC LOTS

REMBOURSABLE EN 75 ANS

Prix d'Emission 380 fr.

PAYABLES { 20 fr. en souscrivant ;
20 fr. à la répartition (du 10 au 15 novembre)
et le surplus par versements de 50 fr.
de six mois en six mois.

6 TIRAGES PAR AN

comprenant chacun 1 lot de 100,000 fr. et 22 autres lots

ON SOUSCRIT LE MARDI 6 OCTOBRE

A PARIS { au CRÉDIT FONCIER DE FRANCE ;
à la BANQUE DE DEPOTS ET COMPTES COURANTS ;
à la BANQUE D'ESCOMPTE DE PARIS ;
à la BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS ;
à la COMPAGNIE FONCIÈRE DE FRANCE ;
au COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE ;
au CRÉDIT FONCIER ET AGRICOLE D'ALGERIE ;
au CRÉDIT LYONNAIS ;
à la SOCIÉTÉ DE CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL ;
à la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE.

DANS LES DÉPARTEMENTS { Chez MM. les TRÉSORIERS PAYEURS GÉNÉRAUX ;
Chez MM. les RECEVEURS PARTICULIERS DES FINANCES.
ou dans les Succursales des Sociétés ci-dessus.

A L'ÉTRANGER : Dans les Agences et Suc. des mêmes Sociétés.
Pour les détails voir le prospectus ou l'affiche.

On Souscrit dès à présent

sans frais ni commission au

CRÉDIT LYONNAIS

LYON : 18, rue de la République.

VAISE : 27, place de la Pyramide.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Produit hygiénique incomparable

SPÉCIALITÉS RECOMMANDÉES

LA GLYCÉROLINE ROSÉE
LA BENZILINE
EAUX DE COLOGNE
LE MILLIFLOR

HUILES ANTIQUES
BRILLANTINES
LOTIONS QUININE et Portugal
GLYCÉRINE Française des familles,

VENTE EN GROS : 53, rue Mercière, LYON

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : E. MAUGUIN

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'ÉVIAN-LES-BAINS (Source CACHAT), en bonbonnes de 10 et 25 litres.

Bougie du Jockey-Club

DOUBLE PRESSION, EXTRA SUPÉRIEURE

Me laissant en s'éteignant
ni odeur ni fuméeLa meilleure de toutes
les bougies

A. AUGIER, F. DUMORTIER, successeur

9, rue de la Plâtière, Lyon

Spécialité de Cierges de 1^{re} Communion

LA REVUE DU SIÈCLE

Directeur CAMILLE ROY.

Sommaire.

Valentin-Smith : Gustave Lefebvre. — Mémoires de soldats : Les trente années de service du capitaine Legrot : Puitspelu. — L'inspecteur : comédie en un acte, en prose : G. Tarde. — Le peintre Granet et Lyon : Clément Durafor. — Croquis d'économie littéraire : Léon de Saint-Valery. — Pâques à Moscou : Frantz Jourdain.

Nécrologie. — Henri Charvet : E. Vial.

Poésies. Croquis breton : Au Pouliguen : Alexandre Piedagnel. — Le soir : A. Boudouresque. — Memento : Ernest Millet.

La chanson française. — La mort d'un moineau : Ernest Chebroux.

Livres et revues. — Les grands écrivains français, Rutebeuf, par M. Léon Clédat. — Reliques de Jules Tellier, avec une préface de Paul Guigou : Jean Appleton.

Les morts illustres : Henri Corbel.

Tablettes du mois.

Planche. — Portrait de M. Valentin-Smith. Photogravure de MM. A. Lumière et ses fils, d'après le cliché de M. Bellingard à Lyon.

ABONNEMENTS

France, 15^f. — Étranger, 17^f 50. — Le N^o : 1^f 50. En vente chez les principaux libraires de Lyon.

REVUE POPULAIRE ILLUSTRÉE

PARAISANT LE DIMANCHE

Sommaire du dernier numéro.

Entre Voisines, par Pierre Trimouillat. — *Chronique* : La statue de Lamartine, par Saint-Point. — *La Semaine politique* : Memento. — La représentation de *Lohengrin*, par C. Pelletan. Le toast d'Erfurt, par Auguste Vacquerie. — *Echos de partout* : L'école romane de M. Jean Moréas. — Les imprécations d'une victime de M. Lozé. — L'académie et le gruyère. — Nouvelle manière de décrire la saison. — *Histoire de la semaine* : Un Fils, par Montjoyeux. — *Autour de l'école* : Pour les étudiants, par Edouard Petit. — *Poésie* : Le bon gîte, par Paul Déroulède. — *Roman* : Chère Adorée, par Adolphe Belot. — La folie d'un artiste (la mort de Marais), par Francisque Sarcey. — *La semaine littéraire* : (le Vierge, d'Alfred Vallette), par Albert Rigaud. — *La Semaine dramatique* : (Hélène, de Paul Delair), par Jules Lemaitre. — Petite

correspondance. — Avis. — *Illustrations* : Entre Voisines, par Flameng. — Chère Adorée, par H. Laisement. — Table des matières du tome cinquième.

Le succès inespéré du *Petit Echo de la Mode* crée de nouveaux devoirs à son administration, dont le but est toujours demeuré le même : Etre utile et agréable.

Son utilité ne saurait être mieux prouvée, si ce n'est par quelques extraits de lettres, pris parmi les 300 composant le courrier de chaque matin. Ainsi M^{me} L. Bel... à Aire, nous écrivait le 19 juin : « Votre journal, *Le Petit Echo de la Mode*, est vraiment le plus utile et le plus attrayant que j'ai jamais lu. Aussi, depuis quelques mois que je le connais, je le lis avec un infiniment de plaisir, c'est pour moi comme un ami fidèle que je revois chaque semaine. J'y lis souvent des conseils pratiques, que je mets à profit. Je vous vois toujours répondre à toutes les questions que l'on vous adresse, madame, avec tant de bonté et de bienveillance, que je n'hésite pas à mon tour, etc., etc.

M^{me} M. de B... à Agde, nous écrit le 18 septembre : « Lectrice du *Petit Echo de la Mode*, et ayant beaucoup de sympathie pour ce charmant journal, j'ose me permettre d'adresser à monsieur le Directeur ces quelques lignes pour le féliciter sur le goût avec lequel le journal est rédigé. Je veux aussi parler de la toute gracieuse manière avec laquelle monsieur le Directeur répond aux demandes qui lui sont faites ; aussi est-ce avec une entière confiance que je m'adresse à lui pour etc. »

Madame Norm... à Juvigné, nous écrit le 20 septembre : « Bien que je ne sois pas directement abonnée à votre journal *Le Petit Echo de la Mode*, je suis cependant une de ses lectrices les plus assidues. Vos romans ont pour moi un attrait tout séduisant ; vos causeries me captivent, elles développent le bon goût, ornent l'intelligence et ont un fonds sérieux qui est le diamant de l'écrin, etc., etc. »

Au point de vue agréable, la sollicitude et la minutie apportée dans le choix des modèles qui illustrent le Journal, le soin avec lequel sont recherchées les primes et occasions offertes à nos aimables lectrices et l'accueil si épressé qu'elles nous ont toujours réservé, nous sont un sûr garant que le Journal a atteint le but désiré.

Le Jury de l'Exposition Internationale de Bruxelles, vient de consacrer le succès du *Petit Echo de la Mode*, en lui décernant la plus haute récompense, une médaille d'Or. C'est la 2^{me} médaille en or que ce vaillant pionnier de la civilisation et de moralisation obtient en deux ans.

Le Petit Echo de la Mode est en vente partout, le mercredi à 0 fr., 10 le numéro. — On s'abonne directement 67, rue de Grenelle, en adressant un mandat poste de 6 francs, à monsieur Orsmi, directeur.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION

PHYSIQUE POPULAIRE

Par Emile DESBEAUX,

Lauréat de l'Institut.

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un Livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La *Physique populaire* de M. EMILE DESBEAUX vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les *Mystères* dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la *vie des choses*.

La *Physique populaire* est le quatrième volume de la *Bibliothèque* fondée par Camille Flammarion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les diverses applications de l'Energie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Energie électrique, l'Energie lumineuse, l'Energie calorifique, merveilleux phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la *Physique populaire*.

La *Physique populaire* est publiée en 100 livraisons à 10 centimes et en 20 séries à 50 centimes, format grand in-8^o Jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu franco en séries, à leur apparition, contre un mandat de 10 francs adressé aux éditeurs :

C. MARPON et E. FLAMMARION

26, rue Racine, Paris.

LE JEU DES BRAVES

Au moment où tout le monde est devenu soldat pour payer sa dette à la patrie, l'idée du *Jeu des Braves*, où 12 soldats luttent contre un égal nombre d'adversaires, devait fatalement naître dans l'esprit chercheur de l'auteur du *Jeu des Renards*.

Ce nouveau jeu est, d'ailleurs, en tous points digne de son aîné, et M. Henri Issanchou, notre spirituel confrère des *Plaisirs du Foyer*, en l'inventant, a bien mérité de ses contemporains.

Grâce à ses combinaisons imprévues, le *Jeu des Braves* a ce mérite rare d'offrir le même intérêt aux personnes de tout âge, amusant sans aucunement fatiguer l'esprit.

Son prix modique (1 fr. 60) le met du reste à la portée de tous. Collé sur carton se pliant en deux, accompagné d'une jolie boîte à tiroir avec 24 jetons en os, dont 12 violets, c'est comme étrennes, le plus charmant cadeau que l'on puisse faire à un enfant.

Adresser les commandes à M. Issanchou, 9, rue Guy-de-la-Brosse, à Paris.

LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la *MODE FRANÇAISE* est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHÈSE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La *MODE FRANÇAISE* paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs ; la deuxième à 16 francs ; la troisième à 18 francs ; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.



LE VÉRITABLE! L'ORIGINE!
Savon ANTI-PPELLICULAIRE Russe
 A. M. OSTROUMOFF
 PHARMACIEN à MOSCOU
 PRIX : 1 fr. 50 EN VENTE PARTOUT
 Échantillon par poste 1^{fr} 65
 ACTIVITÉ FRAPPANTE
 Enlève complètement les pellicules et arrête rapidement la Chute des Cheveux, analysé par Collège médical, absolument inuisible, autorisé par le Gouvernement Russe.
 DÉPÔT 59, F^s St-Honoré (Pl. Beauveau) PARIS
 Mon A. Ostroumoff « Savonne le Russe »

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriot, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

AVIS AUX FUMEURS
Camphorated Chalk de Dalpiaz
 Ph^{en}, 275, Rue St-Honoré, PARIS
 Dentifrice anti-acide, purifie l'haleine, conserve aux dents leur santé et leur blancheur, les préserve de la carie, empêche la formation du tartre cause de l'altération des gencives et du déchaussement des dents.
 1 fr. 50 le Flacon franco contre mandat ou timbres.

Le Japon artistique, par S. BING. Une publication d'art qui vient combler une lacune. Il y a maintenant tout près de vingt années que la contrée, longtemps mystérieuse, du *Soleil levant* nous a ouvert ses portes, et néanmoins la grande masse du public ignore encore à quel degré de raffinement l'art de ce pays avait atteint avant notre contact. C'est commettre une insigne erreur que de vouloir en chercher la trace dans les objets courants qui se fabriquent en masse pour les besoins de notre marché commercial, et malheureusement peu de gens ont été en situation de s'initier aux beautés des œuvres marquantes que les grandes époques ont léguées à notre génération.

Il appartenait à M. Bing, rompu de longue date à l'étude de ces matières, d'entreprendre un œuvre de vulgarisation exclusivement consacrée à cette partie essentielle et si mal connue de l'art japonais.

Le JAPON ARTISTIQUE publiera chaque mois, avec des chroniques d'art signées de noms tels que MM. Ph. Burty, Edmond de Goncourt, Louis Gonse, Hayaski, Paul Mantz, Roger Marx, Antonin Proust, A. Renan, une nombreuse série de planches hors texte admirablement tirées en couleurs où nos industries d'art trouveront une mine inépuisable de motifs nouveaux et charmants.

Le JAPON ARTISTIQUE ira dans toutes les mains. Les gens du monde l'accueilleront comme une œuvre de goût et d'élégance, en même temps que l'extrême modicité de son prix le mettra à la portée des travailleurs les plus modestes.

Bureaux : 22, rue de Provence. — Un an, 20.

Cours du Midi

Du 20 Septembre au 20 Octobre

EXPOSITION

D'HYGIÈNE et D'ALIMENTATION

Navale de Guerre

ET

ARTISTIQUE JAPONAISE

Prix : 0,50 c.

Donnant droit à un billet de Tombola.

PRIX D'ENTRÉE POUR LES ENFANTS :

25 centimes.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

CH. FAY, Inventeur

9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur

9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

**W DÉFIER des IMITATIONS
ET CONTREFAÇONS.**

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau. Adhérente et invisible, elle donne au Teint une Beauté et une fraîcheur naturelles.

**EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants**

JOURNAL DES DEMOISELLES

Edition mensuelle. — rue Vivienne, 48.

PARIS, 10 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 — SEINE, 11 fr.

Cinquante-huit années d'un succès toujours croissant ont constaté la supériorité du *Journal des Demoiselles*, et l'ont placé à la tête des publications les plus intéressantes et les plus utiles de notre époque.

A un mérite littéraire unanimement apprécié, le journal a su joindre les éléments les plus variés et les plus utiles.

Chaque livraison renferme :

- 1° 32 pages de texte : Instruction, littérature, éducation, modes, etc ;
- 2° Un Album de patrons, broderies, petits travaux, avec explication en regard, formant à la fin de l'année une collection de plus de 500 dessins ;
- 3° Une feuille de patrons, grandeur naturelle, imprimés ou découpés, soit environ 100 patrons par an ;
- 4° Une ou deux gravures de modes coloriées, soit 18 par an ;
- 5° Modèles de Tapisseries ou de petits travaux en couleurs ;
- 6° Annexes variées : Tapisseries par signes. — Imitations de peinture. — Musique. — Opérette. — Chiffres enlacés. — Alphabets. — Cartonnages. — Abat-jour. — Calendriers, etc.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN

15^{me} Année

LA

15^{me} Année

FRANCE ILLUSTRÉE

JOURNAL UNIVERSEL

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Paraissant tous les Samedis

PAIX DE L'ABONNEMENT

Paris, Départements, Algérie : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr.

Abonnement d'un mois à l'essai, 1 f. 75. — Étranger (Union postale) : Un an, 25 f.

Prix du numéro : 0,50. — Par la poste : 0,60.

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. l'abbé ROUSSEL, directeur 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, ABBONNEMENTS

40, RUE LA FONTAINE, PARIS-AUTEUIL

LE MONITEUR DE LA MODE

Recueil Illustré de Littérature, Modes, Travaux de Dames

ABEL GOUBAUD, Directeur, 3, rue du Quatre-Septembre. — PARIS

Le Numéro simple : 25 cent. — Le Numéro avec gravure coloriée : 50 cent.

ÉDITION 0 (sans gravure coloriée)
 PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE
 Un an 14 fr.
 Six mois 7 50
 Trois mois 4 »

UNION POSTALE

Un an 18 fr.
 Six mois 9 50
 Trois mois 5 »

ÉDITION 1 (avec gravure coloriée)
 PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE
 Un an 26 fr.
 Six mois 15 »
 Trois mois 8 »

UNION POSTALE

Un an 34 r.
 Six mois 18 »
 Trois mois 9 50